

En souvenir de cet ancien usage, la procession du jeudi de la Fête-Dieu va encore aux trois croix de *Lecharxu*, d'où l'on voit la chapelle de la Magdeleine de Tardets. Autrefois la relique placée entre les deux bras de la croix processionnelle était portée alternativement par les propriétaires de terres traversées par la procession. Aujourd'hui elle est portée par le prêtre présidant la cérémonie, mais en souvenir de l'ancien usage, la croix est portée comme anciennement. La relique est portée encore en procession, lors de quelque calamité publique, et sur la demande du peuple. M. l'abbé Etchecopar nous a affirmé que non seulement il a appris des anciens de la paroisse des faveurs signalées obtenues grâce à l'intercession de Sainte-Engrace, mais qu'il en a été l'heureux témoin lui-même.

Espérons que la dévotion envers la sainte vierge et martyre, au lieu de se ralentir, progressera de plus en plus dans le pays de Soule. Au moment où nous traçons ces lignes, nous apprenons que notre digne ami M. l'abbé Uhart, curé-doyen de Tardets, se prépare à reconstruire l'antique chapelle de la Magdeleine, cet autre but de pèlerinage élevé sur un ancien monument romain. Le mouvement est donné, et l'église de Ste-Engrace verra affluer vers elle de nouveaux pèlerins de la Soule et de paroisses voisines.

Le clergé souletin, si zélé, si attaché aux pieuses traditions locales, voudra reprendre les anciens pèlerinages et les conduire vers l'antique sanctuaire de la vierge et martyre. Là accourront un jour, nous aimons à le croire, non seulement les enfants de la riante vallée du *Saison*, mais encore ceux de la riche vallée du *Roncal*.¹

V

La maison collégiale, dont il ne reste aujourd'hui qu'une enceinte

(1) Malgré des influences particulières, opposantes, parce qu'elles sont intéressées, le projet du chemin de fer international, par Sainte-Engrace, n'est point abandonné. Nous en parlons d'après des plans, des rapports présentés naguère encore au ministère par des hommes les plus compétents. Les ingénieurs français et espagnols sont d'accord pour dire que la ligne la plus directe, la moins coûteuse et la plus avantageuse entre Madrid et Paris, serait celle qui partant de la première de ces villes passerait à Baides, Castejon, Sangüesa, Salvatierra, vallée de Roncal, col d'Urdayte, *Sainte-Engrace*, Tardets, Mauléon, Puyo, Dax, Bordeaux, etc.—Les plateau et bourg de Sainte-Engrace entourés d'une couronne de montagnes, sont à 581 mètres d'altitude.

à hauteur d'homme et servant de cimetière, était attenante à l'église et communiquait avec elle par une porte interieure. Le long d'une espèce de couloir, formant jadis un cloître placé devant la collégiale, on arrive à la porte principale de l'église abbatiale, donnant sur le bas-côté méridional de l'édifice. Elle est formée de piliers droits portant des archivoltes à plein cintre et à vives arêtes, avec tympan orné d'un monogramme du Christ en bas-relief porté par deux anges avec ces mots: *Me fecit....* reste d'une inscription aujourd'hui disparue.

L'intérieur, sans transept, est divisé en trois nefs terminées par autant d'absides (celle du milieu beaucoup plus profonde) fermées, semi-circulaires et à voûtes hémisphériques, dont les retombées sont ornées d'un magnifique cordon de billettes ou damier en relief, de fleurons et d'entrelacs se prolongeant jusque dans les nefs latérales. Des piliers, les uns carrés, les autres cantonnés de pilastres complets à section de croix grecque, ou de colonnes engagées portant sur socle décoré de têtes de monstres, de clous, etc., reçoivent les arcades à plein cintre et à vive arête qui séparent la nef principale de celles latérales. Les chapiteaux des colonnes engagées que l'on voit à l'entrée des absides, ainsi que ceux des colonnes les plus rapprochées du sanctuaire, sont vraiment remarquables par leurs feuillages, par leurs peintures à fresques et surtout par les figures saillantes et nettement tranchées, représentant des monstres dévorant des êtres humains, des éléphants chargés de tours, la Naissance du Sauveur, l'Adoration des Mages, etc.—La légende de la sainte est représentée dans divers tableaux de peinture de l'école espagnole, d'un goût assez médiocre.

La voûte principale, en pierres moëllons, est unie et à plein cintre. Celles latérales, en même matière, sont en arc rampant, dont le sommet contrebutte les murs de la nef principale, tandis que la retombée se développe en quart de cercle et vient se confondre verticalement avec les murs extérieurs, soutenus eux-mêmes par de massifs contreforts à retraits multiples. Les ouvertures sont étroites, demi-circulaires, et décorées à l'exterieur par un encadrement cylindrique. Le chevet est orné extérieurement de la corniche classique des modillons. Le clocher, qui s'élève au fond de la nef septentrionale, est une tour carrée terminée par une batière ou deux pignons peu aigus avec toit à double égout.

L'église de Sainte-Engrace, clasée par une décision ministérielle du 1^{er} octobre 1841 parmi les monuments historiques de France, a

étée restaurée grâce sans doute au concours de l'Etat et des fidèles de la paroisse, mais surtout grâce au zèle infatigable de son pasteur M. l'abbé Barthélémy Etchecopar, aujourd'hui aumônier du noviciat des frères de l'Ecole chrétienne à Mauléon. Pris d'un vrai culte, et non sans raison, pour l'église où il reçut le baptême, il n'eut pas de repos jusqu'à ce qu'il l'eût relevée de ses ruines. Le diocèse doit lui savoir gré d'avoir sauvé un chef-d'œuvre d'architecture romane du XI^e siècle, et la postérité lui décernera le titre de restaurateur de l'antique église collégiale de Sainte-Engrace.¹

L'ABBÉ HARISTOY.

EL ARBOL DE GUERNICA

Ruge la tempestad: ronco bramido
Lanzan las olas al besar su asiento;
El Noto se desata ensurecido,
El Universo tiembla, silva el viento;
De las nubes horrísono estallido
Cruza veloz el sútil elemento,
Y á la azulada y célica techumbre
Colora el rayo con su viva lumbre.

Vuelve la calma: de terror suspenso
Dirige el hombre en torno su mirada,
Y ve al arroyo, caudaloso, inmenso,
Y al cedro altivo su cerviz doblada:
La aurora rasga ya su velo denso
De tinieblas y sombras despojada;
Y á la pálida luz del alba bella,

(1) Voir nos *Recherches historiques sur le Pays basque*, tome I^{er}, page 83-4.

Se ve del huracán la negra huella.
Pero mirad... ¿No veis cómo altanero
No humilla un árbol su elevada frente?
¿No le veis elevarse audaz y fiero
Sin que el recio huracán troncharlo intente?
¿Qué árbol es el que alcanza lisonjero
Trocarse al Noto en perfumado ambiente?
Ese es el que á Euskaria significa,
El simbólico roble de Guernica.

Él es, él es, en su corteza dura
Los siglos destructores se embotaron,
Llegándonos intacta, noble y pura,
La herencia que los padres nos legaron;
Ese es el árbol cuya historia augura
Las leyes que los bascos conservaron,
En su tronco grabando tradiciones
Desde hace mil y mil generaciones.

¡Salve signo de paz! Mi tosca lira
Tu nombre acata de entusiasmo llena,
Y aunque es humilde el númer que la inspira
Y en sus cantares discordantes suena
Su débil voz eleva porque aspira
—Si no con gala de florida vena—
A ensalzar de tu ley óptimo fruto
Dándote esta memoria por tributo.

¡Loor eterno á tí! Del basco suelo
Enseña de ventura y de bonanza,
Como la estrella que fulgura el cielo,
Como el faro que brilla en lontananza.

¡Loor á tí simbólico consuelo
Del pueblo euskaro signo y esperanza!
¡Loor al que á Euskaria significa!
¡Loor, loor al Árbol de Guernica!

JOSÉ MARÍA DE UGARTE.

BASERIYAN

(USTARITZKO EUSKAL-FESTETAN BIGARREN SARIA IRABAZITAKO MOLDAERA)

AIREA: *Urtzo churiya errazu....*

Bizitutzen naiz mendiyan
Bas'erri churi batian;
Zelai ederrak alde batera
Baso aundiak bestian;
Arkitutzen naiz pakian
Nagonean bas'erriyan.

Chorichuak ikusirik
Pozez nago biyotzetik;
Kantu ederra aditu eta
Gelditzen naiz alaiturik,
Choriyak joanik kabitik
Utzitzen naute bakarrik.

Artaldeak zelayian
Ikusten ditut goizian,
Illuntzerako sartutzen dira
Bildotschoak salechian;
Poza nere biyotzian
Dago ayek ikustian.

Jaikitzen naiz ni goizian
Chorichuak esnatzian;
Jaungoikoari otoitz egiñik
Ezkilla aditutzian,
Asitzen naiz ni lanian
Poz ta gogo det aundian.

Segitutzen det lanjan
Gaba etorri artian,
Zeru aldera begiratu ta
Sartutzen naiz bas'erriyan;
Izarrak distiatzian
Lotaratzen naiz pakian.

Irtetzean eguzkiya
Pozturik dago guztiya;
Chori ta bildoch, lore ta sasi,
Baso, zelai ta mendiya,
Bai eta ere ibaiya,
Den-dena dago alaiya.

Intzā jeistean zerutik
Guztiya dago tristerik;
Mendi-muturra illuna dago,
Choria dago išillik;
Triste nago biyotzetik
Gau illuna ikusirik.

Elizacho bat churiya
Chiki, pollit, ta garbiya
Ikusitzen da mendi gaiñean
Balitz bezela eguzkiya;
Beti alai ta argiya
Beti, beti pozgarriya.

BONIFAZIO ECHEGARAY.

LOS GRANDES DUQUES EN SAN SEBASTIÁN

Nuestro querido amigo y colaborador D. Rodrigo Soriano y Al-damar, digno descendiente del insigne patrício de este apellido, ha publicado en *La Epoca* un interesante estudio de la vida de los grandes duques de Rusia en San Sebastián, trabajo del que tomamos los siguientes párrafos:

«Los grandes duques han realizado, en efecto, su ideal en la ciudad donostiarra: pasar inadvertidos, confundirse con la multitud, huir de ovaciones, músicas, maniobras militares, vivas y ruido y jaleo; ser unos bascongados más.

San Sebastián les ha respetado, pues es tradicional entre nosotros guardar á todos los forasteros, mientras no se alojen en el Hotel de Londres, la cortesía y la buena educación, que son prendas naturales de los bascongados.

San Sebastian les ha obsequiado cuanto ha podido, ofreciéndoles aquellos originales atractivos característicos del país, que tanto extrañan á los que vienen de tan lejanas tierras.

San Sebastián les presentó hábiles y hercúleos pelotaris, para demostrarles, tal vez, que aquí la fuerza y la virilidad son, como en Rusia, una institución patriótica: les desvaneció un momento, paseando, envuelto en doradas chispas, el toro de fuego *zerenzueko*, embistiendo á una multitud siniestramente iluminada, con penumbras y claridades, como en las aguas fuertes de Goya ó de Rembrandt.

San Sebastián les ofreció, en fin, deleite á su cuerpo, y regocijo á su vista en la playa de azules y claras aguas, espejo engastado en un dorado marco de arena, en los paisajes, verdes siempre, que una espléndida cosecha ha enriquecido este año, cuajando los manzanales de fantástica vegetación de coral, y cubriendo la campiña toda de espesa

alfombra de verdura.... Pero los grandes duques han agradecido más que todo esto, dos ofrendas, que son encanto de los príncipes, cuando los príncipes tienen talento y buen gusto: la independencia y la sencillez del carácter español.

* * *

Hace días hallábame en el faro. El torrero es un amabilísimo funcionario público que de noche alumbrá á los barcos, y de día... vende salchichón á los visitantes. Hablábamos de mil cosas, cuando oí decir á la mujer del torrero:

—¡Ahí viene la rusa! Mira, ¿sabes que no sabe castellano? ¡Qué raro!

La rusa pasó al interior del faro y firmó en el álbum.

Al salir la princesita, que es hermosa y simpática, el funcionario público dijo á su mujer:

—¡Oye! Da una flor á esta señorita, á la rusa.

La mujer cortó una rosa y se la ofreció.

—*Merci*—dijo tímidamente la sobrina del czar.

—¡Eso no vale nada! ¡Adios *polla*!—exclamó el torrero, y siguió la conversación.

¿No es verdad que para la que gobierna un país absolutista y domina 70 millones de habitantes debe ser un encanto, un sueño, oírse llamar *polla* por un oscuro torrero de San Sebastián?

* * *

Algunos maliciosos dieron en decir que el viaje de los grandes duques traería cola: muchos franceses se encelaron, y algun periódico concedió gran importancia política al sueño de burgués en que han pasado unos días los magnates rusos. Hánse visto en el porvenir alianzas y grandes problemas europeos....

El otro día me lo dijo un muchacho que, viendo sumergirse en el agua á los robustos hijos de los grandes duques, exclama en medio de la bescuence:

—¡*Oi!* ¡Ya hasen esos príncipes muy bien *zambulla*!

La *zambulla* de los príncipes debe preocupar mucho á las grandes potencias.

Donostiako Euskal-itz jostaldien Batzarrea

Desiaturik, Batzarre onek, azken uite abetako Eguberriyetan egiñ izan dituen euskal-féstak eta sari-emaldia zerbait ere berritu, eta, al balitz, gero baño gero obeto egitia; entzunik, Donostiatik kanpuan bizi diran askoren esana, beiñ baño geiagotan aditzera emanaz gogoz etorriko lirakela euskal-festetara, baldiñ urte sasoi artako eguraldi gogorrak eta egun ayek beren familietan pasatzeko oiturak eragotziko ez-palie; eta kontuan artuaz, azkenik, Bizkaiko kolera-aldiak, oraindik ekarri litzaken traba eta okerrak, Batzarreak erabakidu datorren udaberri arte bere aurtengo euskal-féstak atzeratzea.

Eta erabakida onek ondorengorik onena izan dezan, Batzarreak erregutzen die gure lurreko izkuntza eta oitura zarren maitalle guztiai, bigaldu ditzatela urte onen muga arte EUSKAL-ERRIA-ren Zuzendari jaunari beren iritziak, bear dan orduan argitaratuko dan azaldea egoki eta oso bear bezela egiña izan dediñ.

Donostian, 1893-ko Urriaren 15-ean.

BATZARREAREN IZENEAN:

Alfredo Laffitte,
Dianagusia.

Antonio Arzácar,
Goarpelaria.



CONSIGTORIO DE JUEGOS FLORALES EUSKAROS DE SAN SEBASTIAN

Deseando dar alguna variedad, mejorando, si fuere posible, los concursos y función anual de distribución de premios, que han venido celebrándose durante las fiestas de Navidad en estos últimos años; atendiendo á las indicaciones de gran número de personas que residen fuera de esta capital y con sentimiento se ven privadas de asistir á la referida solemnidad, por impedirlo en dicha época del año la crudeza del tiempo y la costumbre de pasar aquellos días en el seno de la familia; y en vista, finalmente, de los inconvenientes que pudiera ofrecer el estado sanitario de esta región, el Consistorio ha acordado aplazar, hasta la primavera próxima, sus fiestas euskaras.

Y para que este acuerdo tenga el más feliz éxito, la expresada corporación suplica á todos los amantes de la lengua milenaria y gloriosas tradiciones de nuestra tierra, se sirvan enviar sus observaciones al Sr. Director de la EUSKAL-ERRIA, hasta fin del corriente año, con objeto de que el programa, que oportunamente se publicará, resulte acertado y completo.

San Sebastián, 15 de Octubre de 1893.

POR EL CONSIGTORIO:

El Presidente,
Alfredo Laffitte.

El Secretario,
Antonio Arzácar.

SAN FRANCISCO Y LA HUMILDAD

San Francisco de Asís se abrazó voluntariamente á la humildad y á la pobreza, y desde entonces, el que antes era obscuro hijo de un mercader, se engrandeció y sublimó hasta el punto de convertirse en una de las columnas que habían de sostener en pié los muros de la basílica de San Juan de Letrán, según una piadosa y simbólica visión que tuvo por aquellos tiempos el glorioso Pontífice Inocencio III.

Pululaban á la sazón sectas heréticas y comunistas que, so color de abandono y desprecio de las riquezas temporales, seducían á muchos espíritus sencillos que no veían la soberbia satánica que bajo aquella capa de perfección permanecía oculta, y Francisco, providencialmente designado por Dios para dar al mundo el sublime espectáculo de un verdadero pobre por Cristo, puso de manifiesto lo torcido y pernicioso del intento de las sectas, movidas por el odio á los grandes y privilegiados, y no por el amor á los pequeños y desvalidos; anhelosas de resucitar el orgullo de los cínicos y la fría austeridad de los estóicos, no la caridad dulce, generosa, comunicativa y bienhechora de los discípulos é imitadores del Redentor de los hombres, Jesucristo Señor nuestro.

Por eso la humildad que predicaba San Francisco de Asís no pretendía rebajar á nadie, ni degradarle, ni menoscabar su dignidad. La humildad de San Francisco es la confesión sincera de la verdad, no velada ni enturbiada por las nieblas engañosas del amor propio. «Cuanto uno vale á los ojos de Dios, aquello es, y nada más», dice el bienaventurado Penitente de Asís, contestando así en profecía á ciertos pseudo-racionalistas modernos que pretendían demostrar que el Catolicismo se opone á la alteza y dignidad del hombre, cuando

solo nuestra Religión divina es la que lo ha rehabilitado y engrandecido hasta el punto de convertirlo en hermano del mismo Dios, que tomó nuestra misera carne mortal por salvarnos y redimirnos de la abyección del pecado.

Y tan sincera y tan grande y maravillosa fué la humildad del bendísimo Santo de Asís, que ni siquiera quiso ser admitido á la ordenación sacerdotal, porque entendía, en su arrobadora sencillez, que la dignidad de Ministro del Señor y de dispensador de los tesoros de la gracia, era superior á sus fuerzas y merecimientos y á las virtudes con que prodigamente le había enriquecido la amorosa Providencia de Dios, dispuesta siempre á inundar con sus dones las almas que libre y espontáneamente corren por los senderos de la perfección cristiana, con impulso mayor y más impetuoso que el del viento que hunde las naves en la mar.

Y porque fué humilde, fué San Francisco grande entre los grandes, y adquirió la más gloriosa y dilatada de las popularidades, la popularidad de los Santos, la cual, como discretamente observa el ilustre Montalembert en esa joya de la piedad y de las letras, que se denomina *Historia de Santa Isabel, Reina de Hungría*, es la popularidad de la plegaria, y se basa en la consideración, en el respeto y en el amor de los que sufren, de los que lloran, de los que han menester de la intercesión de algún poderoso mediador para dirigirse á Dios y pedirle el alivio de los males que les afligen. ¿Y quién será osado á negar que son los más los que sufren, y que el primer pan del hombre, como advierte el mismo Montalembert, es el dolor, y su primera necesidad el consuelo?

Cuando uno sufre, cuando uno se halla oprimido por angustias, al parecer incurables, cuando ve que ante sí se cierran todos los horizontes y la vida no le ofrece más que espinas y abrojos, no acudirá en busca de consuelo á los que le hablan en nombre de una filosofía puramente humana, impotente para poner remedio á esas grandes crisis del espíritu, sino que llamará en su auxilio, y con todas las fuerzas de su corazón, á los seres privilegiados que supieron hacerse dignos de los favores de Dios y con voz que sale de lo íntimo del alma y se exhala como un suspiro, les dirá:

«*¡Y no te olvides del que gime triste
en este valle donde tú gemiste!*»

San Francisco cegó las fuentes del odio, porque ahogó en sí hasta el germen de la soberbia, y abrió y derramó por el mundo los tesoros

del amor, porque puso á la humildad por base y fundamento de todas sus obras. Y como era tan soberanamente humilde y no necesitaba nada para sí, lo buscaba todo para los demás, y por ellos se sacrificaba gustosísimo, siendo dechado y ejemplo elocuentísimo de cuán admirablemente sabe hermanar el Catolicismo la grandeza solemne y maravillosa de las empresas con la pequeñez humilde y obscura de los llamados á ejecutarlas.

Y esta escuela de humildad y amor, de que San Francisco fué maestro insuperable, produjo varones de tan altas y singulares dotes como el seráfico doctor San Buenaventura, cuya es aquella doctrina tan dulce y consoladora, tan modesta, al parecer, y, sin embargo, tan profunda y tan sabia que, contestando á las objeciones que pueden hacerse contra las sobrehumanas luces, que en determinadas ocasiones adquieren ciertas inteligencias, de suyo pobres y poco ilustradas, manifiesta que quien quiera saber cómo pueden verificarse estos estupendos prodigios, debe interrogar á la gracia y no á la ciencia; al deseo y no al pensamiento; al gemido de la plegaria y no al estudio de los libros; al esposo y no al maestro; á Dios y no al hombre. Y es que la sabiduría de San Buenaventura, como la de Raimundo Lulio, como la de todos los grandes pensadores de la escuela franciscana, fué sabiduría de amor, y no se contentó con el esteril conocimiento de Dios, sino que quiso amarle.

CARMELO DE ECHEGARAY.

APUNTES NECROLÓGICOS

CARLOS GOUNOD

Ha bajado al sepulcro el célebre músico francés Gounod, única notabilidad verdadera que á nuestros vecinos los franceses les quedaba en la composición musical.

Como es sabido, la música religiosa fué el objeto de su predilección, porque cuadraba muy bien á su espíritu, eminentemente católico, hasta el punto de que aun en sus composiciones no religiosas, había siempre cierto sello de elevación y grandeza de carácter, genuinamente sacro.

Carlos Francisco Gounod nació en París el 7 de Junio de 1818; fué discípulo de Halevy en el Conservatorio de dicha ciudad, y además de Lesuem y de Páer. En 1837 obtuvo un premio notable; en 1839 una pensión para estudiar en Roma, donde se consagró á la música religiosa. Ya en 1843 había hecho ejecutar en Viena (iglesia de San Carlos) una Misa á voces solas, imitación de Palestrina. A su vuelta á París fué maestro de capilla de la iglesia de las Misiones extranjeras, y por entonces pensó en abrazar el estado eclesiástico, y fue tonsurado, por lo que por mucho tiempo le llamaron algunos el Abate Gounod.

Su celebridad en el mundo data de 1851, en que presentó su primera ópera, *Sapho*, que le reveló como un gran maestro. *La nonne sanglante*, ópera de más vuelo, que estrenó en 1854, fué un progreso; pero la obra maestra que afirmó para siempre su fama, fué el *Fausto*, estrenado en 1859 en la Grande Ópera. *Philemon et Baucis*, *La Reina de Saba* y *Romeo y Julieta* son indudablemente inferiores, aunque de mérito sobresaliente.

En lo religioso es donde más y con mayor éxito ha trabajado. Su

ideal *Ave María*, su magnífica lamentación *Gallia*, con letra de Jermías, alusiva á la catástrofe de 1870; su *Misa de Santa Cecilia*, su famosa *Marcha religiosa*, de sobrio y grandioso corte; su no menos famoso *Jesús de Galilea*, y otras muchas obras, cuyo catálogo es larguísimo, le colocan al nivel de los más grandes compositores modernos; el único de los franceses en casi todo este siglo, y una verdadera ilustración de su patria y del Catolicismo.

Sus virtudes, su adhesión inquebrantable á la Iglesia, que hacía le trataran con predilección desde el Papa hasta los católicos más humildes, y su laboriosidad y modestia, le constituyan en un verdadero operario del arte religioso contemporáneo.

R. I. P.

APUNTES ARTÍSTICOS

En el establecimiento del Sr. Velasco, sito en la calle del Víctor, (Bilbao), se ha expuesto un nuevo cuadro del reputado pintor bilbaíno señor Guinea.

Es retrato de un aldeano que constituye un verdadero estudio.

Es de una factura correctísima y prueba que el Sr. Guinea hace notables progresos en su arte, pues el cuadro de que nos ocupamos es una acabada obra que honra á su autor.

Tambien ha sido expuesta en el mismo establecimiento una preciosa escultura del joven bilbaíno señor Onandía que ha venido de Barcelona, en donde ha estudiado, y con provecho, el difícil arte de Fidias.

Representa á un joven aldeano que con la boina en la mano derecha, cuyo brazo está levantado, grita con ardoroso entusiasmo: ¡Vivan los Fueros!

La actitud general y la expresión del rostro revelan el sentimiento que anima al jóven euskalduna, cuyo traje típico está perfectamente entendido.

Felicitamos al Sr. Onandía por esta prueba de su valer como escultor y esperamos que con el estudio y la aplicación llegue á alcanzar un nombre entre nuestros escultores de reputación.



UNA VISITA A BAYONA

CAPÍTULO I

BREVE RESEÑA HISTÓRICA

SUMARIO: I. El país basco-francés.—II. La antigua «Lapursum».—III. Invasiones y sitios.—IV. Rivalidades de Bayona con el país rural y las fortificaciones.—V. Visitas de Monarcas.—VI. Monumentos antiguos.

I

Al traspasar la frontera española en el puente del Bidasoa, nótase el cambio de nacionalidad, más que en diferencias ostensibles del aspecto y configuración de las verdes campiñas cruzadas por la vía férrea, en el extraño uniforme de los gendarmes franceses, menos airoso, sin disputa, que el de nuestra benemérita guardia civil, pero los bascogados creemos encontrar en aquella tierra extranjera, vecina á Guipúzcoa, algún vínculo más ó menos remoto, á la manera de lejano parentesco perdido en oscuros tiempos, en el tronco de común procedencia de la familia euskara, que despierta cierta simpatía hacia la región fronteriza; pero bien entendido, sin atenuar en lo más mínimo la constante é inquebrantable adhesión de los habitantes de las provincias bascogadas á la madre patria.

El país basco-francés es de reducido territorio, puesto que ocupa una superficie inferior á la mitad del departamento de los Bajos Pirineos, y su población no excede de 165.000 almas. Extiéndese por el litoral marítimo desde la orilla del Bidasoa por Hendaya, San Juan de Luz y Biarritz, hasta la margen izquierda del Adour, con exclusión de Bayona, de Boucau y Urt, abarcando, en cambio, las cuencas de los ríos Nivella, Niva y Bidouze, valles que se agrupan en forma de abanico hacia las cercanías de Olorón. Comprendía antiguamente la zona euskara tres distritos: el de Labort, el vizcondado de Soule y la baja Nabarra, que formaba parte integrante del reino del mismo nombre; considerándose estas provincias como autónomas y de gobierno independiente, sin más lazo de unión con Francia que la autoridad común del soberano. Y eran tan celosos los bascos de allende el Pirineo de su régimen privativo, que en varias ocasiones se sublevaron en defensa de sus franquicias, principalmente para mantener su derecho á la elección de Síndico, cargo equivalente al de nuestros Diputados forales, cuyo nombramiento correspondía á la Asamblea general de Labort llamada «Bilçar», formada por los Alcaldes de las 30 parroquias del país, presididos por el «Bailli royal» ó Corregidor. Entregaban voluntariamente el contingente de la marina de guerra, y costeaban las milicias encargadas de guardar las fronteras, sosteniendo (como los bizcainos), que únicamente debían prestar al Rey el servicio militar en tiempo de guerra, gratuitamente hasta el puerto de Caules sobre el Garona, y percibiendo pagas cuando lo traspasasen.

Los representantes de la baja Nabarra y de Soule concurrian á las Cortes de Nabarra, constituidas por la nobleza, el clero y el tercer estado, de modo que, en diversas ocasiones, se negaron á enviar diputados á los Estados Generales, por no reconocer su competencia para legislar sobre materias propias del parlamento local. No obstante, durante el período revolucionario iniciado en 1789, acudieron los representantes bascos á la Asamblea Nacional, pero con el mandato imperativo de mantener á todo trance la independencia del país; y cuando se promulgó la ley estableciendo la unidad administrativa, la centralización burocrática y la simetría más completa para el gobierno de toda la República, y se reformó la división territorial, á fin de constituir el departamento de los Bajos Pirineos con los mencionados distritos de origen euskaro, agregándoles Bayona, el Bearn y 32 pueblos de la zona de Burdeos, los diputados de la región basco-fran-

cesa formularon la más solemne protesta, retirándose de la Asamblea.

Los antiguos distritos bascos se hallan enclavados ahora en los de Mauleon y Ustaritz, siendo Pau la capital de la provincia y Bayona la del obispado, así como la del departamento marítimo.

II

Esta ciudad conserva todavía sus viejas murallas, que la aprisionan con pétreo recinto, manteniéndola alejada de ese movimiento de expansión y desarrollo tan ostensible en las poblaciones marítimas más próximas, como Bilbao, San Sebastián, Pasajes, Biarritz y Burdeos; pero si no presenta Bayona al observador superficial las manifestaciones más brillantes del progreso moderno, encierra, no obstante, para quien analice algo más que la corteza y el exterior de las cosas, enseñanzas dignas de atención y de estudio. Por otra parte, la situación fronteriza de aquella plaza fuerte, fundada en la confluencia del caudaloso Adour y del Niva, las violentas turbulencias y guerras de la época medio eval; las invasiones y campañas de la edad moderna; el tránsito de monarcas y de célebres guerreros, y las solemnidades y festejos que ocasionara su presencia, ofrecen amplio campo á las investigaciones de los amantes de los estudios históricos y á las disertaciones de los eruditos.

Sin remontarnos á épocas más remotas, recordaremos que ~~Julio Cesar~~^{los romanos} convirtió Bayona en plaza de guerra después de la conquista de los Galias, dotando á su muralla de 40 torreones. Todavía se conservan los vestigios de tan antiguas fortificaciones en varios puntos de la ciudad, como la calle Salie, cuyas casas se apoyan en el viejo recinto, y en los comienzos del siglo actual subsistian las argollas destinadas á amarrar las galeras romanas en aquellos muros, que constituían entonces los muelles del puerto. Los romanos llamaban «Lapursum» á esta ciudad, en la que residía un tribuno, nombre que parece pronunciarse contra la opinión de los historiadores, que no le atribuyen origen bascongado, porque la etimología y significado más racional lo traduce por «sitio de ladrones», aunque no es, á la verdad, muy lisonjero, y la prueba de que bien pudiera haber prevalecido tan bochornoso calificativo en tiempos de relajamiento moral, en que los corsarios infestaban las costas limítrofes, nos la presenta la historia de San León, que enviado en el siglo IX por el Sacro Colegio para con-

vertir al cristianismo á los habitantes del país basco-nabarro, realizó sin el menor contratiempo varias correrías, hasta que de regreso de su peregrinación, fué asesinado en la ciudad por «piratas muy crueles y satélites del demonio».

No obstante, en punto á etimologías, la fecundidad es pasmosa: un escritor del siglo pasado asimiló «lapurdi» á «lau urdi» ó país de cuatro aguas, aludiendo á los cuatro ríos de la comarca, que son: el Bidasoa, que sirve de frontera franco-española, el Nivella, que desagua en San Juan de Luz, y los afluentes del Adour llamados Niva y Bidouze. Mr. Paul Ferret, en su notable obra titulada *Les Pyrénées françaises* presenta otra versión muy distinta indicando que «Lapurduy» ó «Labourd» significa en bascuence, desierto, soledad, país inculto y salvaje, siendo probable que se hayan imaginado otras interpretaciones.

III

En el siglo V de nuestra era la invadieron é incendiaron los alanos, ocupándola después los visigodos; en el VI y VII se extendieron los bascos por el país, reconocieron la soberanía de los francos y se constituyó el ducado de Basconia con «Lapurdum» por capital. Las convulsiones que sufrió esta región durante la Edad Media fueron más violentas, si cabe, que las encarnizadas luchas de los bandos en la región euskara de España. Alfonso I el Batallador, conquistador de Zaragoza, Calatayud, Mequinenza y otras ciudades, paseó sus triunfantes estandartes desde las márgenes del Jalón á las del Guadalquivir; y para vengar agravios del Duque de Aquitania, juntó sus tropas en Navarra, y auxiliado por la escuadra guipuzcoana, que bloqueó el río Adour, puso cerco á Bayona y se apoderó de la plaza en 1131, en cuya ciudad otorgó su testamento. En la misma centuria extendió el Duque de Guyena el radio de las fortificaciones de la ciudad, dándole el nombre de Bayona, que algunos han traducido «bahía buena», pero la etimología más verosímil es «río bueno», que ya lo merece el Adour, por su abundante caudal de agua, del mismo modo que Bay-gorri significa río colorado, é Ibaizabal río ancho.

A las guerras feudales que detuvieron por largo tiempo el afianzamiento de la autoridad real de los Capetos, y la constitución de la nacionalidad francesa, se agregaron las complicaciones producidas por

la atrevida invasión de Inglaterra, realizada por Guillermo el Conquistador, duque de Normandía, que entronizó el dominio de la casa real de los Plantagenetos en Gascuña y en una gran parte del territorio francés; de manera que, Bayona, se mantuvo en posesión de los ingleses durante tres siglos, salvo algunas breves interrupciones, pero reconocen los franceses que floreció su comercio marítimo en aquél período de su historia en que la ciudad pagaba por mitades el censo al Rey de Inglaterra y al Obispo, hallándose constituida como república municipal gobernada por el Alcalde presidente del consejo de los ciento. Terminadas las cruzadas, empezó la guerra de los cien años, en cuyas primeras etapas alcanzaron repetidos triunfos las armas inglesas, y aquellas querellas llegaron á la península española porque el Rey de Francia ayudó á D. Enrique de Trastamara á lanzar del trono á D. Pedro el Cruel, quien lo recuperó auxiliado del Príncipe Negro ó de Gales, que cogió prisionero en la batalla de Nájera al célebre Duguesclin, condestable ó generalísimo del Rey Carlos V y jefe de las «Compañías blancas;» durante aquella guerra, Bayona, que estaba ocupada por los ingleses, sufrió el cerco que la pusiera D. Enrique el Bastardo. Las contiendas civiles y la reconquista francesa continuaron con varia fortuna hasta que la legendaria aventura de Juana de Arco inició un triunfo decisivo, llevando á Carlos VII á consagrarse en la catedral de Reims, y desde el glorioso suplicio de la heroína, cesaron las desavenencias y defeciones de la familia real, trocándose en próspera la suerte de las armas francesas, que recuperaron la Normandía y la Guyena. El año 1451 sitiaron y conquistaron la plaza de Bayona, y sólo quedó á los ingleses en el continente la ciudad de Calais, cuando terminó, poco después, la guerra de los cien años.

IV.

Durante el largo período de la dominación extranjera, en que la marina bascongada luchó con gloria contra el poderío de Inglaterra, se manifestó como achaque harto común en aquellos tiempos, una rivalidad bastante marcada entre Bayona y el país rural. Al comienzo del siglo XIII penetró en la ciudad un grupo de bascos que impuso violentamente á las autoridades el reconocimiento de cierto obispo.

El año 1342, un alcalde de Bayona, muy celoso, sin duda, de los privilegios y prerrogativas de la ciudad, pretendió extender el impues-

to de consumos á toda la región marítima del valle del Adour, es decir, á la zona á donde llega el flujo de las mareas del Océano; los bascos se burlaron de su pretensión y para probárselo de un modo irrecusable, arrojaron al río á los guardias colocados por dicha autoridad en el puente del pueblo llamado Villafranca, diciéndoles irónicamente, que así se cerciorarían del nivel que alcanzaban las aguas. Irritado el alcalde, que era un valiente oficial de la marina de guerra, se dirigió sigilosamente á la aldea acompañado de algunas tropas, durante la noche de la fiesta patronal del pueblo; sorprendió el castillo y pasó á cuchillo á los caballeros bascos allí congregados, reservando á cinco de los más notables para someterlos al horrible suplicio de atarlos á las pilas del puente, á fin de que durante la pleamar saboreasen el gusto de las aguas saladas. Este acto de inaudita crueldad sublevó el país, promoviendo terribles represalias y una guerra civil muy sanguinaria, que terminó gracias á la mediación del Rey de Inglaterra, quien obligó á los bayeses á pagar 4.000 escudos destinados á fundaciones piadosas para sufragios por las víctimas de tan feroces venganzas.

Terminada la guerra de la reconquista francesa, el Rey Carlos VII y su nieto Carlos VIII impulsaron con actividad las nuevas fortificaciones de Bayona, construyendo varios torreones y el Castillo Nuevo. Francisco I, que se aprovechó del levantamiento de las comunidades españolas para invadir Navarra con el propósito de restablecer allí al Rey Enrique, prosiguió las obras de defensa de aquella plaza fuerte, á la que pusieron cerco los imperiales en 1523, destruyendo los barrios de Mousserolles, Tarrides y de San León, y se cuenta que el nombre de bayoneta procede de los cuchillos que para defenderse ataban los sitiados á los cañones de sus arcabuces. El año inmediato el monarca francés cayó prisionero de Carlos V en la memorable batalla de Pavía, en la que, según escribió á la duquesa de Angulema se perdió todo «hors l'honneur», y las torres del Castillo Viejo de Bayona contuvieron el tesoro destinado al rescate del Soberano, cuyos hijos se entregaron en rehenes cuando aquel alcanzó la codiciada libertad, que le hizo exclamar al pisar el territorio francés: ¡Aún soy rey!; el Emperador se detuvo en la ciudad, así como en San Sebastián en su viaje á Flandes de 1539 realizado á causa de la insurrección de Gante. Las fortificaciones de Bayona alcanzaron nuevo desarrollo en el siglo XVII bajo la dirección del célebre ingeniero Vauban, exigiendo la ciu-

dadela, fosos y reductos, la demolición de barrios enteros. Pueden consultarse algunos pormenores interesantes sobre estas construcciones en una curiosa monografía con bonitas ilustraciones al agua fuerte, publicada recientemente con el título de «*Bayonne historique et pittoresque par E. Ducéré*».

V.

Visitó la ciudad Luis XI en 1483 con motivo de un arbitraje entre los reyes de Castilla y Aragón, y en 1565 la Reina regente Catalina de Médicis y su hijo Carlos IX, recibieron y obsequiaron con esplendidez á doña Isabel de Valois, Reina de España, y su corte. En la plaza de la Libertad, que entonces se llamaba de Gramont, en recuerdo de los gobernadores hereditarios de la plaza, se celebró un brillante *carrousel*; en las aguas del Adour se realizó una fiesta náutica sumamente lucida que describiremos más adelante, y en los salones del Castillo Viejo se representaron las pastorales con motetes que introdujo en Francia aquella princesa italiana; suponen algunos escritores, quizás sin fundamento, porque aún faltaban siete años, que entonces se concertaron con el Duque de Alba, representante de Felipe II, los preliminares de las persecuciones religiosas que habían de producir la tenebrosa noche de «*Saint Barthélemy*.» El vizconde de Orthe, gobernador de la ciudad, recibió la orden de asesinar á los herejes, pero no la cumplió, contestando á Carlos IX, en nombre de los bayoneses y de la guarnición: «Señor, he encontrado entre ellos buenos ciudadanos y valientes soldados, pero ni un sólo verdugo; es por lo que, ellos y yo, suplicamos humildemente á V. M. que utilice nuestros brazos y disponga de nuestras vidas para las empresas más arriesgadas, en las que derramaremos hasta la última gota de sangre.» Para que pueda juzgarse de la magnificencia de los espectáculos del recibimiento de Catalina de Médicis, baste recordar, que según los cronistas de la época, el séquito de ambas cortes constaba de 4.000 personas y 9.000 bestias de carga, que devoraron las provisiones del país como una nube de langosta, pero dejando, en cambio, un verdadero río de oro.

Sabido es que Mazarino y el embajador español D. Luis de Haro concertaron en la isla de los Faisanes el tratado de paz de los Pirineos. El cardenal salió de San Juan de Luz con treinta elegantes carrozas y

doscientos caballeros, y el ministro de Felipe IV partió simultáneamente de Fuenterrabía con gran pompa; construyéronse dos puentes de barcas para comunicar la isla con ambas orillas, y la muchedumbre congregada pudo admirar la riqueza y ostentación desplegada, congratulándose al propio tiempo del término de una guerra de 25 años. El inmediato de 1660 se verificó, en la misma isla, la reunión de ambas familias reales para la entrega de la mano de la Infanta María Teresa por su padre el Monarca español, al poderoso Luis XIV.

Recibieron la bendición nupcial en la iglesia de San Juan de Luz, y pasaron la luna de miel en aquél pintoresco puerto en compañía de la Reina madre Ana de Austria. Los festejos destinados á agasajar al llamado Rey-sol y su consorte, se realizaron con la profusión que correspondía á la calidad de tan ilustres huéspedes, y al regreso de la corte á Bayona, esperábanles en la puerta de España, lujosamente decorada al efecto, las notabilidades del país, la nobleza, la municipalidad y la guardia popular para ofrecerles las más expresivas demostraciones de adhesión y dirigirles las felicitaciones de bienvenida.

Al fallecimiento de Carlos II el Hechizado, la Reina viuda María Ana de Neoburg, hija del elector Palatino, se estableció en Bayona, donde construyó el célebre palacio de Marracq, que no llegó á habitar, á pesar de su larga residencia en la ciudad. Extinguida la casa de Austria, cuando se dirigió Felipe V hacia la frontera, para tomar posesión y sostener sus derechos al trono de España, le obsequiaron con una corrida de toros en la actual plaza de la Libertad, que presenció el nieto de Luis XIV desde el balcón del edificio emplazado, en aquella época, en el mismo solar del Teatro actual.

Napoleón I compró y alhajó para residencia suya el palacio mencionado, á donde atrajo astutamente á Carlos IV y su hijo Fernando VII, que acababa de encumbrarse al trono después del motín y abdicación de Aranjuez, desarrollándose en los salones del castillo imperial aquellas escenas tan poco edificantes para nuestros soberanos, y no más honrosas para la reputación del capitán del siglo. Las guerras de la primera república y del imperio dieron lugar á varios combates en las aguas y márgenes del Adour, cuya reseña es ajena á nuestro propósito.

VI.

El monumento más notable de Bayona es, sin disputa, la grandiosa catedral, templo gótico de estilo puro, que constituye un ejemplar arquitectónico poco común en el mediodía de Francia. Tiene la forma de cruz latina; la construcción del ábside data del siglo XIII; la de las naves y crucero del XIV, y proceden del inmediato, el coro y otros detalles; encierra vidrieras, pinturas y esculturas de mérito artístico y hermoso pavimento de mármol azul de Italia, habiéndose hecho importantes trabajos de restauración y decorado durante los últimos treinta años, á cuyo efecto destinó Mr. Lormand una renta de 55.000 francos. Los críticos se lamentan de la escasa fidelidad con que han ejecutado los arquitectos franceses esta clase de obras, por su afán de mejorar el estilo ojival, en vez de reproducir los viejos modelos de capiteles, columnas y demás motivos de ornamentación; y si, en efecto, hay que reconocer la justicia de algunas de estas quejas respecto de determinadas molduras y adornos, en cambio, merece sinceros aplausos la gallardía y esmerada labor de las atrevidas flechas que coronan aquél hermoso templo.

Los numerosos asedios que sufrió Bayona; las ampliaciones sucesivas del recinto amurallado, las inundaciones y la piqueta demoledora aplicada para diversas reformas urbanas, han arrasado barrios enteros y no pocos edificios notables. Se conserva, sin embargo, la colegiata de Saint-Esprit, fundada en el siglo XV, que contiene el hermoso grupo de escultura cuya composición representa la huida de la Virgen á Egipto. Los antiguos conventos desaparecieron casi por completo, destruidos por las guerras, derribados para la apertura de calles nuevas ó abandonados desde la expulsión de los frailes, y los restos que aún se conservan están dedicados á asuntos profanos. Las murallas con sus fosos y reductos, los castillos Viejo y Nuevo y las cuatro puertas del recinto fortificado imprimen á Bayona un sello de antigüedad que transporta al viajero á otras edades, evocando recuerdos y costumbres cuyos vestigios han desaparecido de las ciudades modernas.

PABLO DE ALZOLA.

(Se continuará)

CARTA Y VERSOS INÉDITOS DE IPARRAGUIRRE AL GENERAL LERSUNDI

La Excmo. Sra. Condesa de Lersundi, hija del gran patrício euskalduna de este apellido, ha tenido la amabilidad, que agradecemos en extremo, de facilitarnos la siguiente carta.

Esta no tiene fecha, aunque por los timbres de las oficinas de correos, se deduce fué escrita á principios de Enero de 1865.

Dice así:

«Excmo. Sr. General D. Francisco de Lersundi: La afectuosa y para mí honrosa acogida que obtuve en su casa, en Arechavaleta, y el oportuno consejo que Vmd. me dió para sacarme de las astas del bicho que corrieron en la plaza, teniendo el honor más tarde de hablar con Vmd. en Deva y luego en San Sebastián, me autoriza para tomarme la libertad de mandarle unos versos patrióticos que tendrán sus defectos, pero mi corazón los ha dictado y nunca he sentido tanto amor á mi patria como ahora que me hallo lejos de ella y vivo hace años en el campo, habilitado con un rebaño de mil ovejas.

Mi vida es á caballo de día, en estos inmensos y despoblados campos, y de noche, como si fuera tiempo de guerra, con un par de pistolas á la cabecera de mi cama, siendo de advertir que mi muger también está dispuesta á hacer fuego en caso necesario, pues las mugeres peligran más que los hombres, pues hay en estos países, hombres que á los unos llaman mativos y á otros matreros, estos últimos son desertores de uno ú otro partido. Hace año y medio que estamos en medio de una guerra civil, en la cual hace poco que el Brasil ha tomado parte. ¡Dios sabe cuándo esto tendrá fin! Yo no abandono mi puesto pues quisiera tener algunos recursos antes de volver á España.

Tengo dos hijos en esta república y los quiero llevar á esa, antes que me digan: «soy oriental, viva el Perú, mueran los españoles». ¡Quién sabe si en los tiempos venideros, no sucederá esto, que los hijos den mueras á sus padres! Yo, yo iré á morir á un rincón de España con ellos.

Mi carta se va haciendo algo pesada; allá van los versos.

Asia, Europa eta Afrika
 Bakarrik ziran denboran,
 Gogorra, andia eta ederra,
 Gure España zegoan:
 Gero Kolon-ek zerbait arturik
 Marko-Poloren liburuan,
 Mundu berri bat bazalazkoa
 Jarri zitzayon buruan.

Gauza andibat izanagatik
 Mundu berri an sortua,
 Baña bai ere izan ta izango
 Españarenzat kaltea:
 Nola gabilzan Jainkoak daki
 Noiz egingo dan suertea
 Bai, milla bider utsegin degu
 Perú Espanañan uztea.

¿Zer zuten emen zelai oyetan
 Española emen sarzean?
 Legoi, katamotz euli ta suge
 Zapo galantak oiñ pean:
 Zorigaiztoko mirua bayere
 Baziran Lima partean,
 Peru-ko minak izandu dira
 Españarenzat kaltean.

Lurrik badira mundu onetan
 Guchi dutenak balio
 Gure Jainkoak Iberiari,
 Lurrik onena eman dio;

Elurte asko, eguzki guchi
 Begira zenbat nazio,
 Gure lur maite Españolari
 Arren jiez esan adio!

Afrikan bero izugarriak,
 Elur galantak Rusian,
 Biotza triste.... ekartzen dute
 Izan diranak Asian:
 Gerra, legorta, bomito-beltza,
 Daukagu mundu berrian,
 Ez da España bezelakorik
 Eguzki-aren azpian.

Mundu zarrean, gu, jayo-giñan
 Utzi dezagun berria,
 Gure Jainkoak maite izango du
 Maite duana erria:
 Gero illzean izango bada
 Deseo degun gloria,
 Orain ta beti, maita dezagun,
 España gure patria.

Otra de circunstancias:

Oigo el balido
 de mis ovejas,
 habrán sentido
 tal vez mis quejas.
 Ellas me excitan
 y á España, gritan
 has de volver,
 has de volver....

Si Vmd. me honra con una contestación, las señas son: República Oriental del Uruguay, por Montevideo, Mercedes.

Con el más profundo respeto soy su afmo. servidor,

JOSÉ MARÍA IPARRAGUIRRE.»

ARQUEOLOGÍA GUIPUZCOANA

(CONTINUACIÓN)

SALVATORE

Su fábrica, sus gruesas paredes con verdaderas saeteras al Norte, formadas por piedras sillares; los restos de ventanas ojivales y la cruz que se ve en su ábside, dan á esta ermita un aspecto de religiosa antigüedad y de desconsoladora ruina, mayor, cuando se penetra en su interior, hoy convertido en cuadra y en pobre caserío de labranza.

Guiados de un sentimiento religioso-artístico llegamos con anhelo y respeto ante aquellos muros, á lo que nos animaron en gran parte las reiteradas excitaciones del ya citado arquitecto de esta ciudad don José de Goicoa y Barcáztegui, quien nos decidió á llevar á cabo un detenido reconocimiento en dicha antigua ermita, donde nos aseguraba que algun vestigio de interés arqueológico podríamos hallar aún, porque recordaba perfectamente haber visto, cómo durante la guerra civil habían arrancado los soldados que la guarnecían esas bonitas á la par que extravagantes figuras con que se exornaban los capiteles de las columnas románicas; ante noticias tan autorizadas, facil es comprender si no escudriñaríamos bien todos sus rincones.

La ermita de *San Salvador de Aguirre*, llamada vulgarmente *Salvatore*, pertenece á la villa de Oyarzun, de donde dista unos tres kilómetros. Situada en una eminencia pintoresca en extremo, y dominando un panorama no menos bello, la pradera que la circunda al Norte se veía poblada, antes de la guerra civil, de frondoso robledal.

La efigie del Salvador era de gran veneración en la comarca, así como la Cruz que solía llevarse adornada con laureles, durante la

Semana Santa á Oyarzun. Continuamente se celebraban misas en dicha ermita, la cual se sostenia con las limosnas de los fieles de todos los contornos y aun de la Basconia francesa y de las Américas.

El ayuntamiento de Oyarzun asistía en corporación á la Misa mayor, el día de la festividad de la Ascensión, celebrándose con dicho motivo una grande y animada romería, que aún subsiste, en la vecina villa de Rentería, que se halla casi á los piés de la colina de Salvatore; romería típica y concurrida en extremo por ser la segunda entre las anuales que se celebran en este distrito.

Adosado al mediodía contra la ermita, existía hasta la última guerra civil, un caserío, donde vivian los guardianes, pero debido á los destrozos allí sufridos, la casería ha desaparecido para convertirse la ermita en cuadra y habitación de labranza cual ya dijimos.

Los esposos Joaquín Esponda y Josefa Antonia Olaizola, caseros de Salvatore, gente amable y servicial por cierto, viven en lo que antiguamente fué coro de la ermita y sala capitular del ayuntamiento y cabildo de Oyarzun.

En la planta baja, junto á la verja de madera que separaba al público del altar mayor está el ganado, y en el ábside se ve la humilde pero limpia cocina rural basca.

Desde la entrada hasta la verja interior ya citada habrá unos siete metros, y sobre cinco hasta la pared absidial; siendo la anchura total de unos cinco metros poco más ó menos.

El piso del altar mayor, con su escalinata, es todo de grandes piezas de piedra.

El aspecto actual del imafronte ó fachada principal á poniente con su dintel, jambas y ventanas del salón concejil, es el de un caserío del siglo XVIII, militar por sus hendiduras cual saeteras el del costado Norte, y ya religioso-ojival el de la fachada de oriente. Al mediodía solo existen ruinas.

Por la descripción que nos hicieron los caseros no cabe duda que las efigies que adornaban el altar mayor con sus bajo relieves, debian ser obras de arte medio-evales.

Esto, lo que habíamos oido al arquitecto Sr. Goicoa, y el recordar las hermosas y detalladas descripciones que hace el ilustre crítico y académico de la Historia, de Bellas Artes y de la Lengua, Excelentísimo Sr. D. Pedro de Madrazo, en los tres tomos de su notabilísima obra: *Nabarra artística y monumental acerca de efigies románicas y*

ojivales y algunas bizantinas que halló en sus expediciones arqueológicas por el antiguo Reino pirenaico, nos hacia deplorar una y mil veces los funestos resultados de las luchas civiles.

Los caseros nos enseñaron restos diversos de efigies y bajo relieves que tenían conservados cuidadosamente en un rincón del desván, cual la campana de la ermita, esperando tiempos mejores; y allí, acurrucados, metidos entre polvo, telas de araña y con incierta luz, pudimos reconstituir en parte varias efigies y un bajo relieve.

La efigie del Padre Eterno es de alabastro, cual casi todas las demás; aparece sentado y en actitud de bendecir con los dedos colocados cual en las bizantinas. Sobre su cabeza se conoce debió existir algún motivo de ornamentación por su especial cortadura y trabajo, y deseando saber si era un nimbo ó corona, pues en el primer caso, el gusto era de la escuela bizantina, y en el segundo de la ojival, nos dijeron los caseros que allí se veía una paloma, ó sea la simbólica ave gótica.

Sobre el pecho, y llegando cerca hasta los piés, se ve al Hombre Dios sobre el sagrado leño, ejecutado toscamente y conforme con algo del gusto de las efigies del estilo ojival primario.

Según nuestra humilde opinión, dicha estatua representa el Misterio de la Santísima Trinidad, y si bien la traza del Santo Cristo es de dibujo más antiguo que la del Padre Eterno, (imitación sin duda, repetimos, de los antiguos crucifijos), creemos, por el conjunto general, que todo ello es obra del segundo período ojival, por la actitud, pliegues hieráticos, fisonomía, etc., pues si bien ya no es la bárbara y contrahecha escuela del primer período con resabios marcadísimos del románico, tampoco se ve aún esa elegancia que tanto enalteció el tercer período, ó sea el *gótico florido*, que aún en nuestra España había de tener notabilísima y artística continuación, con el bellísimo y gracioso estilo *plateresco*, cuando ya en Europa había sido abandonado el arte ojival en el siglo XVI.

El bajo relieve que pudimos casi completar y que representa la *Visitación de Santa Isabel*, pertenece al tercer período ojival, llamándonos mucho la atención un hermoso templete, donde por las filigranas y entallados dibujos, teníamos una preciosa representación del *gótico florido*, siendo tan solo de lamentar que no se conserve relativamente bien más que un solo tramo, estando los demás completamente des- trozados.

Los otros rotos y deformes bajo relieves, pertenecen también al tercer período ojival.

Preguntamos á los caseros si conservaban algun resto de los capiteles románicos, de los cuales nos había hablado el arquitecto municipal Sr. Goicoa, y nos manifestaron que, desgraciadamente, nada había ya sino piedras informes y sin carácter alguno, (como pudimos comprobarlo), y que era verdad todo lo referente á los vandálicos destrozos hechos durante la guerra, arrancando las figuras de los capiteles y arruinando el retablo todo.

¡Qué pena nos causó oír toda aquella narración, pues no nos cabía duda, por todo lo expuesto y ante los restos escultóricos que inesperadamente podíamos contemplar y examinar, que en la antiquísima ermita de Salvatore debió existir un apreciable monumento artístico-religioso digno de estudio!

La cruz de Salvatore, que como hemos dicho, se llevaba á Oyarzun para la adoración de los fieles el Jueves Santo por la mañana, toda adornada de flores y laurel y se devolvía á la ermita con el mismo ceremonial el Viernes Santo por la tarde, se encuentra actualmente en la parroquia de dicha villa, cual otras efigies salvadas del desastre que venimos refiriendo; noticias que debemos á los mencionados caseros.

Para que puedan formarse débil idea nuestros dignos compañeros de lo que debió ser el retablo del altar mayor de Salvatore, tenemos el gusto de presentar á esta Comisión de Monumentos y entregarles en depósito, para su modesto *Museo arqueológico* en formación tres pedazos de bajo relieve representando los dos primeros parte del grupo de la Visitación de Santa Isabel, y el tercero un Rey con su corona y espada alzada, que nos dijeron formaba parte del bajo relieve representando el martirio de San Erasmo.

Nos hicimos cargo de estos pedazos de bajo relieve para salvarlos y ver así de impedir que todos los demás parasen en una pérdida, con el tiempo segura, sintiendo no haber podido traer á nuestro Museo otros fragmentos por su mucho peso, pues son de piedra y de alabastro.

Parte de los fragmentos que pudimos examinar en Salvatore, y los que tenemos el gusto de presentar, parecen ser de la misma traza que los bajo relieves que existen empotrados debajo del coro de la parroquia de Fuenterrabía.

Consideraciones arqueológicas.—El arte cristiano.

Ante aquellos destrozados bajo-relieves y efigies, ante la peligrosa ruina que hoy presenta la ermita de Salvatore, y después de todo lo que teníamos oido, quedamos verdaderamente absortos, apenándonos en extremo el poco ó ningún aprecio que en España, el vulgo y aun gentes ilustradas, hacen de los estudios arqueológicos.

¡Qué diferencia de lo que ocurre en Francia, Inglaterra, Bélgica, Italia y Alemania!...

Por lo mismo, grato, gratísimo nos fué, en medio de aquél desastre artístico, producto del vandalismo de gentes ignorantes, evocar un recuerdo, tributar un entusiasta aplauso á los insignes sabios D. Pedro de Madrazo, D. Juan de Dios de la Rada y Delgado, R. P. Fita, Vinader, D. Aureliano Fernandez Guerra y D. José María Quadrado por lo mucho que han escrito, y que les deben las ciencias arqueológicas españolas y en especial la arqueología cristiana; y al Marqués de Cubas por lo mucho que ha hecho como arquitecto y amante de las Bellas Artes.

No olvidaremos tampoco á los franceses Viollet le Duc, Paul Lacroix, Chateaubriand y Merimée, y á D. Fernando Araujo, cuya notable *Historia de la Escultura en España*, premiada en concurso público por la Real Academia de Bellas Artes de San Fernando, tan buenos servicios presta á los que somos aficionados á esta clase de estudios, sintiendo únicamente tener que decir, que si bien estamos conformes con la parte histórico-artístico-crítica de la obra del Sr. Araujo, no lo estamos con las deducciones filosóficas que sustenta al definir los antecedentes y las causas de la decadencia escultórica nacional. ¡Lástima que el autor de la *Historia de la Escultura en España*, se haya dejado sugercionar por el ideal enciclopédico-arqueológico francés!

La Iglesia católica es y siempre fué entusiasta protectora de las bellas artes en todas sus manifestaciones y á ella debemos que estas, aunque penosamente, vivieran y no perecieran en el desastre, en la hecatombe, en la noche caótica que sobrevino con la irrupción de los bárbaros, cuando la caída del Imperio Romano de Occidente.

En España, la verdadera historia de la escultura y aún de la arquitectura nacional empezó con la Reconquista, pues únicamente enton-

ces, es cuando purificados totalmente nuestros antepasados del hábito del paganismo y del materialismo, cuyos gérmenes procedían de los bárbaros visigodos en especial, y de los judíos también, pudieron desarrollarse las artes con libertad. Entonces comenzó á brotar la escultura, *propiamente cristiana*, pues el cánón iconoclasta del Concilio iliberitano, tenía su razón de ser antes, por los muchos resabios y más que resabios de idolatría que había en España, cual reliquia de la dominación romana. La arquitectura y la escultura prueban bajo el punto de vista arqueológico la protección de la Iglesia á las Bellas Artes.

La arquitectura latina y la romano-bizantina ó *románica*, tránsito peregrino del sincretismo arquitectónico de Roma á las esbeltas formas ojivales, exigía multiplicados elementos decorativos en que se ejercitaban el cincel y el mazo, aguzándose el ingenio y adquiriendo la mano soltura y seguridad; las górgolas de los tejaroces, los ajedrezados de las impostas, los reticulados losanjes, toros entrecortados, zig-zags contrapuestos, angrelados, cables retorcidos, dentellones, apómetados y todas las demás molduras y adornos de aquel estilo, venían á despertar el gusto del arte escultórico. Pero nada tan adecuado á conseguir tal objeto, como los característicos y obligados capiteles anatemáticos é historiados de este estilo, como perfectamente explica el Sr. Araujo.

Entrado el siglo X el estilo latino, dominante y casi exclusivo en las construcciones anteriores, empezó á modificarse insensiblemente por una serie de transformaciones, que varios de sus elementos constitutivos sufren, y aparece insegura la arquitectura romano-bizantina en su primera época, prefiriendo aún inexperta, dura, vacilante, la línea horizontal, que parece detener, con su rastrera dirección, el vuelo de la inspiración artística; pero sus imponentes masas y robustas columnas, menos desnudas que las de los siglos anteriores, manifiestan ya su gusto por la exornación.

Las esculturas son toscas y extravagantes, las molduras fantásticas é inverosímiles, las figuras enigmáticas, monstruosas las cabezas, pero todo esto y las fajas cobijadas por el cornisamento, los arcos interiores de las portadas, los canecillos y los capiteles, los canceles y los frisos especiales, dan carácter á la primera época del estilo latino-bizantino, iniciado entre los años 900 á 1.000.

A dicha escuela pertenecen en esta región, tanto de la antigua

como de la moderna Euskaria, la catedral de Calahorra y el Monasterio de San Miguel de Excelsis (Nabarra.)

El estilo románico se impone definitivamente en el siglo XI, y después de la toma de Toledo por Alfonso VI de Castilla (1085) se opera en España toda, una verdadera revolución artística, política y hasta religiosa, por la influencia que tuvieron los muchos extranjeros que vinieron para la cruzada y á comerciar; y así como vemos abolir el rito nacional muzárabe por el romano y acoger con predilección á los monjes de Cluny, también presenciamos, que en este reinado se abandonaron totalmente el estilo latino y los restos que de él habían quedado, adoptándose sistemáticamente en toda la pureza susceptible, el mixto romano-bizantino, virtualmente contenido en el latino, y preparado por las construcciones del X al XI.

Entre la multitud de fábricas levantadas durante el siglo XII por toda España y que nos presentan el estilo romano-bizantino, en la antigua región basca citaremos á los monasterios de Oña y Bugedo.

Pronto empezó á dibujarse el arco apuntado y á obtener por lo mismo la escultura mayor desarrollo, como lo vemos en las fábricas el siglo XII y principios del XIII, y especialmente en las que tienen marcado sello de transición del románico al estilo gótico.

El año 1100 comenzó á levantar la catedral de León (la primera española del estilo ojival) y la vieja de Salamanca, de la misma época, y ya en el XIII nos hallamos en su pleno período.

«El hermoso y simbólico estilo ojival es cristiano en todos sus elementos: engéndrale la línea vertical destinada á enlazar la tierra con el cielo, enseñando al hombre el camino de la salvación y pugnando por arrancarle de las miserias terrenales; la línea horizontal del clasicismo, emblema de la molicie y de lo puramente humano, es proscrita de todas partes; las grandes masas y los pequeños adornos, los botareles del exterior y los pilares interiores, las bóvedas y los arcos, todo se aguza, se adelgaza y se eleva hacia las nubes; diríanse las catedrales góticas montañas espiritualizadas: tal es el empeño por ocultar á los ojos la materia».

Esta preciosa descripción es del citado Araujo, autor de la *Historia de la Escultura en España*.

Tres períodos diversos comprende el desarrollo del estilo ojival en España.

En el primero, que se extiende á todo el siglo XIII, no se olvidan

del todo las tradiciones bizantinas: empleáanse los elementos de exornación con cierta sobriedad, y el arco típico circunscribe aguzado ángulo de sencillos perfiles; el segundo, que abarca todo el siglo XIV, se muestra más afecto á la decoración, se desentiende de toda filiación oriental y ostenta con gallardo continente sus perfiles, ménos puros que los del primer período. El tercero, en fin, ó sea el *gótico florido*, ostentoso y brillante, elegante y gracioso, rebaja el arco que le caracteriza hasta circunscribirle á un ángulo recto y se cuaja de afiligranados ornatos, preludiando el estilo *plateresco* y casi confundiéndose con él.

Corresponden en nuestra antigua zona al primer período, la portada de San Bartolomé de Logroño. Al segundo, la catedral de Pamplona, Santa María la Real de Nájera, San Bartolomé de Logroño, la antigua Colegial de Santa María de Vitoria, la parroquia de San Sebastián de Azpeitia, Santiago de Logroño, Santiago de Bilbao y San Salvador de Guetaria, ésta con partes del primer período. Y al tercero, el palacio de Tafalla, la iglesia de Santa María de Guernica, San Vicente de esta ciudad y el monasterio de la Estrella.

La anterior iglesia Matriz de Santa María de esta capital debió pertenecer al primer período y parte del segundo. Deducimos esto, porque dice la historia que fué reconstruida después del total incendio de la población (30 Junio 1278) y que se parecía á la de Guetaria.

Abandonemos ahora *Salvatore*, después de haber pasado un par de horas tan agradablemente revolviendo ruinas y pedazos de piedras, maderos, paja y tablas, y de meditar con melancólica satisfacción acerca de la arqueología española y obras de Jovellanos, Madrazo, Fita, Fernández Guerra, Rada y Delgado, Vinader, Quadrado, y Marqués de Cubas, sobre dicha ciencia tan perfectamente denominada la historia del arte antiguo.

Contemplamos una vez más á dicha ermita y al pintoresco panorama que la rodea, y á eso de las diez emprendimos nuevamente la marcha para el célebre peñascal de *Arkaleko-gaztelu*.

PEDRO MANUEL DE SORALUCE,

ANTONIO ARZÁC.

(*Se concluirá*)

APUNTES NECROLÓGICOS

ILTRE. SR. D. DOMINGO F. DE PIÉROLA

Aunque, como incumbe á todo cristiano, tenemos presente la muerte y los insistentes avisos que se hacen en el Santo Evangelio sobre que llega sorprendiendo, cuando publicamos el número último del *Boletín*, muy lejos estaba de nuestro ánimo el lúgubre pensamiento de que en breve se levantaría la fría losa del sepulcro, para recibir los restos mortales del que fué ¡por cuán corto tiempo! nuestro dignísimo jefe, y más aún amigo querido del alma, Iltre. Sr. D. Domingo F. de Piérola.

Cierto que su salud venía siendo quebrantada, pero nada y menos entonces, nos hacía temer tan próxima esta inmensa desgracia.—Muy á pesar suyo, el jueves, (5 del corriente mes), se privó de celebrar la Santa Misa; mas á la hora señalada, iba á dirigirse al despacho de los graves asuntos que le estaban encomendados como Secretario de Cámaras del Obispado. Y si bien, por prescripción facultativa, hubo de acostarse á las ocho de la noche, hízolo protestando no hallarse mal, y nadie al verle con tantos aientos, habría sospechado que le restaban pocas horas de vida.

No obstante; lo que él y todos creíamos pasajera indisposición hizo tan rápidos progresos, que ni tiempo nos dejó para lo que de todo corazón deseábamos; pues á las primeras horas del viernes, entregó dulcemente el ilustre finado su alma al Criador, en medio del dolor de los amigos que le asistíamos, y produciendo desgarradora impresión en nuestro venerable Sr. Obispo, que, arrodillado junto á la cama de su queridísimo hermano, le daba con voz temblorosa la santa absolución y acompañaba la recomendación del alma.

Pocos minutos después, llegaban al aposento mortuorio, uno en pos de otro, todos los Sres. Capitulares y Beneficiados de esta Santa Iglesia Catedral, mostrando ante el cadáver la honda pena que embargaba sus corazones por la prematura é inesperada muerte de tan digno compañero. Y aun antes que el lúgubre doblar de las campanas lo anunciara al público de la ciudad, no se preocupaba de otra cosa. Esto se hizo patente en seguida, acudiendo al palacio episcopal todas las clases sociales, que iban y venían á rendir el más puro y cristiano homenaje de sentimiento por la muerte de tan llorado Sacerdote, y asociarse con identidad de afecto á su angustiado hermano y amadísimo Pastor.

S. E. Reverendísima, asistido de fuerzas sobrenaturales, aunque sin poder admitir consuelo alguno humano, ni tan siquiera tomar el preciso alimento, pasó todo aquel día y la noche del mismo en la Capilla, junto al féretro que contenía los restos inanimados de su idolatrado hermano, orando entre mil suspiros comprimidos y profundos ayes, que exhalaba sin él advertirlo quizá, su corazón oprimido por la vehemencia del dolor. Las H. H. Carmelitas de la enseñanza y las Siervas de Jesús, por más que era grande su afecto al difunto, se relevaban; al Sr. Obispo no pudimos, por más que lo intentamos, hacerle que suspendiera su vela continua. Antes de amanecer celebró la Santa Misa, oyó después cuantas se celebraron, hasta que, levantado el cadáver para conducirlo al atrio de la Catedral, le impidieron continuar, quedando como abismado en un piélago de incomprendible amargura... ¡Momento verdaderamente solemne é imperecedero, que trajo á nuestra memoria estas palabras: *Cuánto le amaba!*!

El entierro y funerales fueron suntuosísimos, contribuyendo á darles inusitado realce los Excmos. Sres. Gobernadores civil y militar, la Excma. Diputación provincial y el Excmo. Ayuntamiento casi en pleno, quienes asociados á la respetable comisión del Ilmo. Cabildo Catedral, y á los parientes y amigos íntimos del finado, presidían el duelo; y junto con estos distinguidos señores, el venerable Clero parroquial de la ciudad, reverendos Curas de los lugares vecinos, numerosas representaciones de todos los Institutos religiosos de varones y mujeres sin clausura y todas las clases sociales desde las más notables á las ínfimas, llenando las espaciosas naves de la Catedral. ¡Ah! no queremos agraviar á nadie, ni mucho menos faltar á la verdad diciendo que no se ha conocido en esta ciudad una muerte tan sinceramente llorada.

Ni se ha limitado á Vitoria esta imponente cuanto espontánea y conmovedora manifestación de duelo; ha inundado, lo decimos con la más viva satisfacción, toda la Diócesis, como lo demuestran palmarriamente la innumerable multitud de telegramas y de cartas que no cesa de recibir nuestro Rmo. Sr. Obispo; y por cierto que en esos preciosos testimonios hemos visto, no solo la admirable unanimidad del Clero y fieles, manifestándose profundamente apenados por el fallecimiento del Iltre. Sr. Arcediano y Secretario de Cámara, sino también esa otra identidad de afecto hacia el Sr. Obispo, expresándola como solo puede y sabe hacerlo el corazón herido por los más delicados sentimientos. Van más adelante por la fuerza misteriosa de la fervorosa piedad que les impulsa, y que no se satisface con ofrecer sufragios de Misas, Comuniones y otras obras comunes y ordinarias, sino que disponen celebrar solemnes exequias, invitando préviamente á los fieles á que asistan, como expresamente se lee en comunicaciones que tenemos á la vista. ¡Dios premie tanta caridad!

Ahora bien; siendo cierto, y en el presente caso notorio, que la muerte, aunque obliga á los cristianos á orar por los fieles difuntos, pero no á ofrecerles tributo de lisonja miserable, á cualquiera que nos lea y no haya tenido nuestra dicha de conocer y tratar al ilustre finado, le ocurre preguntar ¿quién era? Por ellos, pues, de nuestra propia cuenta, aún arriesgando el ser reconvenidos por nuestro amado Prelado, diremos brevísimas palabras sobre lo que hemos visto y sentido en el trato íntimo con el Sr. Arcediano difunto, pasando en silencio todo lo que se puede testimoniar con los certificados de su brillante carrera literaria y sus distinguidos méritos, contraídos en no pocos años de su ministerio sacerdotal.

Con entera verdad podemos decir, que no procuró jamás su propia satisfacción é interés, sino lo que redundaba en honor y gloria de Jesucristo y de esparcir el bien y la dicha en torno suyo.

Después de haber acompañado á su Ilmo. hermano en todos sus penosísimos y muy difíciles ministerios pastorales, por las Diócesis de la Habana y Avila, arrostrando grandes peligros su salud quebrantada, le vimos llegar á nosotros como humilde Capellan, patentizando bien á las claras que vino para *servir y no para ser servido*. Por su sólida instrucción y relevantes dotes y no porque se lo inspirara la carne ni la sangre, el Sr. Obispo le encomendó la Secretaría de Cámara de esta dilatada Diócesis, y todos saben la incansable laboriosidad, la pruden-

cia exquisita, el ilustrado celo con que la ha desempeñado hasta la muerte. ¡Qué vacío tan difícil de llenar deja nuestro nunca bastante llorado Secretario!

Reconcentrado en su oficina se conservó siempre incapaz de aspirar á los cargos y dignidades que tan merecidos tenía; y cuando llegó el momento señalado por el Altísimo para ser promovido al Arcedianato, brilló más resplandeciente que nunca su proverbial modestia y humildad profunda, obligándonos á agotar todo género de recursos para resolverlo á prestar su aquiescencia y recibir de su respetable hermano la canónica institución; sin que ni una sola vez por descuido haya consignado en la firma, como se acostumbra por todos, que poseía tal dignidad; mostrándolo, casi únicamente, por la asiduidad en residirla y la exactitud en el levantamiento de todas sus cargas.

Lo que jamás pudo ocultar, aunque siempre lo intentaba con el mayor empeño, es la ardiente caridad en que se abrasaba perennemente su hermoso corazón. Libre de las enconadas pasiones, ajeno á todo mezquino interés, indulgente, generoso, magnánimo, latía de contento cuando podía remediar alguna desgracia, aliviar algún dolor, amenguar algún castigo, socorrer alguna necesidad, ó enjugar alguna lágrima. Díganlo, si no, tantos y tantos á quienes ha dispensado á manos llenas beneficios y favores, mientras que no habrá uno tan solo, es bien seguro, que se crea por él ofendido ó perjudicado. Era verdaderamente todo para todos, y nada de sí mismo. ¡Ah! una de las cosas que más nos enternecieron en estos días de amarga tristeza, fué el recuerdo que invocaban las Hermanas Carmelitas de la enseñanza, las Siervas de Jesús, las Hijas y las Conferencias de San Vicente de Paul, las Hermanitas de Ancianos pobres, las Escuelas Dominicales y Nocturnas, tantas otras asociaciones de caridad y beneficencia, velando unas y orando todas con edificante fervor junto al cadáver de tan buenísimo Sacerdote.

Así pasó su preciosa vida, pero nunca se borrará su grata memoria. La gratitud y la admiración y el amor la sostendrán viva y permanente en los que le conocimos y tratamos. Grande es también nuestra confianza de que el Dios remunerador habrá concedido á tan ejemplar Sacerdote el galardón ofrecido á los que se sacrifican por su gloria y el bien de sus hermanos.

R. I. P.

Secretaría de Cámara.—Nuestro dignísimo y muy venerado Sr. Obispo agradece de todo corazón las expresivas manifestaciones de adhesión á su dolor, por la gran pérdida que ha experimentado con la muerte de su queridísimo hermano; y siéndole imposible contestar á todas y cada una, desea vivamente y nos encarga que hagamos patentes por medio del Boletín estos sentimientos de su agraciado corazón, asegurando que pide á Dios sus dones para todos, y á todos envía con entrañable afecto su pastoral bendición. Vitoria, 16 de Octubre de 1893.—Andrés G. de Suso, *Prosecretario*.

(Del *Boletín Eclesiástico del Obispado de Vitoria*)



EL R. P. D. BENIGNO IRIARTE

Algunos periódicos han publicado la noticia de la irreparable pérdida del digno sacerdote de la Compañía de Jesús, R. P. D. Benigno Iriarte, que desempeñaba en el Real Colegio de Belén, desde hacía cuatro años, el cargo de Rector, habiendo tenido antes en el mismo establecimiento docente el de Prefecto; conquistando en uno y otro general aprecio por sus altas dotes de inteligencia y rectitud y la bondad ingénita de su alma.

Había nacido el Padre D. Benigno Iriarte en Tolosa, provincia de Guipúzcoa, el 13 de Febrero de 1851, y contaba poco más de 16 años (16 de Junio de 1867) cuando empezó en Loyola el noviciado, que tuvo que terminar en Francia, á causa de los sucesos políticos ocurridos en nuestra patria y que obligaron á emigrar á la Compañía de Jesús.

Abiertas nuevamente las puertas de la patria á la Compañía que fundó San Ignacio de Loyola, pasó desde Poyanne, donde había cursado con notable aprovechamiento los estudios de Bellas Artes, filosofía y ciencias, á Sevilla. Dedicóse en esa ciudad á la enseñanza de las ciencias, marchando luego al colegio Máximo de Oña, provincia de Burgos, á terminar los estudios superiores de teología.

Después de regentar como Prefecto durante dos años el colegio de Carrión de los Condes, fué á la isla de Cuba en 1887 con el mismo

cargo, en ocasión en que era rector de Belén el bien querido Padre Zameza, á quien sustituyó en 1889 en tan importante puesto, revelando la alteza de sus pensamientos, lo profundo de su ciencia, la ducilidad de su carácter y la bondad ingénita de su alma.

El Padre Iriarte ha muerto con la tranquilidad y resignación del justo. Durante los breves días de la cruel enfermedad que le arrebató la vida, sus labios no se han desplegado para exhalar una queja.

Conoció la inminencia de su fin y esperaba la muerte como se espera un desenlace que no se desea, pero que no se teme.

R. I. P.

CURIOSIDADES BASCONGADAS.

PREGUNTA 86

Etimología de la voz ZIZARRA.—¿Habrá alguien que pueda ilustrarnos acerca del origen de la palabra *zizarra*, con que los aficionados al zumo de la manzana, designan á la nueva sidra en los alrededores de San Sebastián?

UN ZIZARRISTA.

LA CRUZ ROJA.

(Artículo tirado en cartulina y expendido en la fiesta
del Gran Casino.)

Pasaban sin cesar batallones y baterías: á lo lejos se oía sin cesar el ruido de continuos disparos y nutridas descargas, y desde el alto que ocupábamos se veía en las laderas de los vecinos montes grandes masas de hombres, ya cubiertas por espeso humo blanco y amarillento, ya aclaradas por los estallidos de las granadas, que con siniestro chispazo reventaban sobre sus cabezas.

Por aquí se veía un grupo de ginete que pasaba al escape de sus caballos; por allí un montón de muertos y heridos medio sepultados por los deshechos armones y casi sumergidos en el fangoso arroyo, como si allí hubiesen ido en busca del olvido de la laguna Estigia. En el fondo del valle los pueblos ardían y los campos sembrados por mano de la muerte, habían cambiado el alegre verdor de la paz por el terrible rojo de la guerra.

Aquella torre era sin duda el punto decisivo de la batalla: hacia ella convergían todos los esfuerzos de atacantes y defensores: allí caían sin cesar las granadas y allí se cruzaban en frío abrazo de bayonetas y sables los batallones y escuadrones.

Pocos metros más allá un molino abandonado y casi destruido, albergaba á un cuartel general de división al que hacía los honores de la casa una fresca y linda campesina, única persona que había quedado de la familia que antes la ocupaba. A su alrededor los heridos extendían los brazos hacia ella, en demanda

de un auxilio que viniendo de sus manos y ayudado por una mirada de sus hermosos ojos, era un bálsamo capáz de hacer pensar que bien valía la pena de haber sido herido, el ser curado por tan angelical médico.

La metralla enemiga empezó á hacer sentir sus efectos en el grupo allí formado: los caballos se encabritaron al sentirla y el grupo se deshizo, dejando como señal de su estancia en el sitio que ocupaba, un ayudante á quien un casco de granada había destrozado el pecho. Acudió en seguida la humanitaria campesina, le recogió en sus brazos, miró su herida, y convencida de que serían inútiles sus esfuerzos, le indicó el cielo con la mano.

La velada vista del moribundo, comprendió su idea ¡Una cruz!—articuló apenas, con voz suplicante.

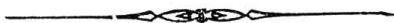
Y no encontrando donde hallarla, se agarró con el ánsia de la muerte al brazo de la mujer dejando sobre su blanca carne dos señales paralelas, entre las cuales con su mano ensangrentada trazó una cruz roja á la que aplicó sus labios, que allí se cerraron para siempre dirigiendo á Dios su última oración.

Desde entonces esta es la insignia de tan benemérita y humanitaria Asociación: brazal blanco con cruz roja.

Ahora que tratais de reorganizar la sociedad, bueno es que sepais, cómo nació la Cruz Roja.

FERNANDO RUIZ FEDUCHY.

San Sebastián 26 Octubre de 1893.



COMISIÓN DE MONUMENTOS DE GUIPÚZCOA

El sábado 28 de Octubre corriente celebró su sesión mensual ordinaria, á las tres de la tarde, esta Delegación de las RR. AA. de la Historia y de Bellas Artes, concurriendo los señores Añíbarro, (Vicepresidente), O'Reilly, Uriarte, Pavía Birmingham, Marqués de Seoane, Soraluce y Arzácar (Secretario).

Excusó su asistencia D. Manuel Echave.

Leida el acta de la sesión anterior de 11 de Septiembre, fué aprobada, así como las cuentas.

Fueron presentados los últimos números del *Boletín de la R. A. de la Historia y Revista EUSKAL-ERRIA*.

Se recibieron con agrado, para la Biblioteca, los donativos del Colegio de Abogados, Cámara de Comercio y Escuela de Artes y Oficios.

Igualmente, las cartas dirigidas por el insigne ingeniero excelentísimo Sr. D. Evaristo de Churruca, regalando la colección completa de las *Memorias de las obras del puerto de Bilbao*, y el retrato de su ilustre antecesor, el héroe de Trafalgar.

Se acordó dar las gracias más expresivas al Sr. Churruca, y que el retrato del almirante sea colocado en la *Galería de hijos ilustres de Guipúzcoa*, en formación.

La Comisión quedó informada con complacencia de haber sido nombrado arquitecto diocesano D. Ramón Cortazar, y agradeció sus ofrecimientos.

El Excmo. Ayuntamiento de esta ciudad, en atentísimo oficio, daba las gracias por el informe emitido sobre la basílica románica de San Isidoro y San Isidro de Avila.

Fué leída seguidamente una cariñosa carta del Excmo. Sr. Marqués

de Cubas y de Fontalba, referentes á sus gestiones personales cerca de las RR. AA. sobre la histórica y artística parroquia de San Salvador de Guetaria.

Igualmente quedó enterada la Comisión con agrado, de otra atenta carta de D. José de Cárcer, dando traslado á una del señor Moret, sobre el mismo asunto, en lo concerniente al ministerio de Fomento.

Se acordó consten en acta los servicios prestados, á ruego de la Comisión, por los Sres. Marqués de Cubas y Cárcer, quedando encargado el Sr. Pavía de escribir al primero sobre algunos detalles relacionados con este particular.

La Comisión tomó conocimiento de una finísima carta desde París del Excmo. Sr. Duque de Castro-Terreño y Conde de Ezpeleta, Jefe de la Real Casa de D.^a Isabel II, acusando recibo de la Revista EUSKAL-ERRIA y números de la prensa local donde se hablaba de la sesión presidida por el Sr. Marqués de Cubas, y en la cual se tomó el acuerdo referente al hallazgo de un hermoso retrato al óleo de la última Señora de Bizcaya.

El Sr. Conde de Ezpeleta da las más expresivas gracias en nombre de S. M. la Reina D.^a Isabel á todos los Vocales.

Se convino dar las gracias al Sr. Gordón por su hermosa fotografía de la lápida romana de *Andre-erregia* (Oyarzun) y remitir otro ejemplar á la R. A. de la Historia con la correspondiente explicación, por su mérito arqueológico, y en vista de lo manifestado este verano por el general Arteche.

Se dió cuenta de dos cartas dirigidas por el Sr. D. Pedro I. Albarrelos, tocante á la primera edición del *Diccionario de la Academia Española* (llamado de autoridades), y dedicado á Felipe V, sintiendo esta Comisión no poder adquirir tan notable obra.

Fué presentada la obra verdaderamente útil que acaba de comprar la Comisión, por indicaciones de D. Pedro de Madrazo, titulada: *Monumentos arquitectónicos de España*, y acerca de la cual hizo grandes y merecidos elogios el vocal-arquitecto D. Carlos Uriarte.

El marqués de Seoane presentó una colección de diez fotografías esmeradamente hechas y acompañadas de su correspondiente explicación histórica, relativas á las antigüedades y monumentos que encierran la ciudad de Fuenterrabía y su jurisdicción.

La Comisión felicitó al marqués por su acabado trabajo artístico,

expresándole su gratitud y encargando al secretario Sr. Arzác se entienda con las autoridades de Fuenterrabía acerca de varios extremos arqueológicos señalados por el Sr. Seoane.

Igualmente el Marqués de Seoane participó á la Comisión que proyectaba sacar algunas fotografías histórico-artísticas de Irún, sus cercanías y la cuenca superior del Bidasoa, y á petición del Sr. Soraluce quedó comisionado para conferenciar con el Sr. Alcalde de dicha villa, manifestándole que esta Junta vería con agrado que algunas de las monedas recientemente halladas en las excavaciones hechas para el nuevo Campo Santo, fuesen donadas á su *Monetario*.

A la vez el Sr. Marqués de Seoane hará presente al Sr. Alcalde de Irún la importancia que pueden tener dichos descubrimientos en su jurisdicción, pues ya á fines del siglo pasado fueron halladas en la pradera de Beraun gran número de monedas é inscripciones romanas, acerca de todo lo cual emitió un brillante informe el eximio autor de la *Historia de la Ciudad de San Sebastián*, Doctor Camino, y que fué dirigido á la R. A. de la Historia.

Los Sres. O'Reilly, Uriarte y Pavía, se ocuparon de algunas obras publicadas por el cuerpo de Ingenieros militares, que son de gran interés histórico-árqueologico-arquitectónico para Guipúzcoa, acordándose gestionar su graciosa adquisición del ministerio de la Guerra; y otras, de las presidencias del Senado y del Congreso.

El Sr. Añíbarro disertó acerca de una inscripción existente en Orio, ofreciendo, á ruego de la Comisión, escribir su informe para poder ser publicado en la EUSKAL-ERRIA.

Quedó encargado á la vez de entenderse con el Sr. Gobernador civil Presidente, sobre asuntos relacionados con la extinguida *Sección de Fomento*.

Terminó la junta á las seis y media, con la lectura de una curiosísima *Memoria histórico-local* acerca del bloqueo de San Sebastián en 1823 por las tropas francesas del duque de Angulema, escrita por el señor Soraluce con datos inéditos sacados del archivo de la Ciudad, facilitados otros por el conocido escritor militar D. Manuel Diaz y Rodriguez, teniente coronel del regimiento de Valencia de esta guarnición, y tomados los demás de las bibliotecas Municipal, del *Círculo Easonense*, de la Comisión de Monumentos y particulares.

Fué escuchada con marcado interés su lectura y á propuesta de los Sres. Uriarte, Pavía y Arzác, quienes añadieron datos típicos muy in-

teresantes acerca de San Sebastián de fines del siglo XVIII y primer tercio del presente; sué felicitado el vocal bibliotecario-archivero señor Soraluce, acordándose la publicación en la EUSKAL-ERRIA de su interesante trabajo, doblemente curioso por mil incidentes que refiere poco conocidos y en que figuran los ascendientes de las más antiguas familias donostiarras.

GURE ESPAÑAKO SANTA ANDI BAT

AMALAUDUNA

Emakume bat, Espanan izan jakun andia,
 Bere aurrean mundu guztia arritzeko;
 Bere lumea ain ondo izan zan ebagia,
 Bere atzean letradun asko ipinteko;
 Bera izan zan, onoidadezko tantai zutia,
 Beragaz asko ez dira izan bardintzeko;
 Bera zan Uso, Esposoaren zoragarria,
 Berau gaitik prest, bizi zalako beti illteko.

Bera da onen ortuan lora berarizkoa,
 Bera aingeru aragizkoa duda baga;
 Bera andrazko irakasletan gañ-gañekoa,
 Berari deitzen Karmentar danak deutse Ama;
 Bera zan dana Jaungoikoaren biotzekoa,
 ¿Nor? Jesusena dan Teresa maite ta laztana.

FELIPE ARRESE TA BEITIA.

Ochandion, 1893-ko Urrian.





UNA VISITA A BAYONA

CAPÍTULO II

EL PUERTO

I. La cuenca del Adour.—II. Alteraciones que sufrió la desembocadura.—III. Fiestas náuticas.—IV. Obras ejecutadas para mejorar la barra.—V. Instalaciones del puerto.—VI Comercio exterior.

I

La situación estratégica de la ciudad, en la confluencia de los ríos Niva y Adour, le dió un valor inapreciable durante la dominación romana, porque reunía entonces la circunstancia de hallarse el puerto en contacto con el Océano, del que dista actualmente más de siete kilómetros, y en la Edad Media ocupó también un lugar importante, tanto en las artes de la guerra como en las empresas marítimas y comerciales. Nace el segundo de aquellos ríos en las vertientes de los Pirineos, y pasando por Campan, Bagnères de Bigorre, Tarbes, Saint Sever, Dax y Bayona, vierte en el mar después de un curso de 280 kilómetros; extenso recorrido que, á la par de sus numerosos afluentes, explica lo caudaloso del Adour en la zona contigua á la desembocadura. Alimentan el río, durante el verano, las nieves derretidas en

las elevadas cumbres de la cordillera; pero ha contribuido también la mano del hombre á evitar las sequías del período de estiaje por medio de amplios depósitos de agua construidos con mayor previsión que en la faldas meridionales ó españolas; uno de ellos data nada menos que de la dominación visigoda, y otro se ha formado recientemente en el lago Azul, mediante los trabajos ejecutados por el Cuerpo de ingenieros. Y vale la pena de que se conceda en nuestra península atención creciente á la construcción de pantanos, limitada hasta ahora á alimentar los riegos de las regiones de Levante, porque las múltiples aplicaciones de los saltos de agua, como fuerza motriz, para toda clase de industrias, para la producción de la electricidad destinada al alumbrado público y privado ú otros usos, y las necesidades crecientes del abastecimiento é higienización de las poblaciones, avaloran cada vez más el precio de las aguas, por las ventajas inherentes á su aprovechamiento.

Hemos indicado que durante la Edad Media fué muy concurrido el puerto de Bayona y floreció su comercio. La construcción naval se desarrolló, como en las costas de aquende el Pirineo, equipándose numerosas flotas en los astilleros del Adour; de sus gradas salió una escuadra para el sitio de la Rochela, partieron muchas naves para incorporarse á la armada del Rey de Inglaterra, ó con destino á las pescaderías de Terranova, y la marina bayonesa sostuvo también frecuentes hostilidades con la de la costa cantábrica. El estado de guerra debía ser en aquellos tiempos casi permanente, porque la Historia nos refiere las frecuentes treguas concertadas, por corto número de años, entre las flotas de Guipúzcoa y Bizcaya con la de Bayona, y que, en diversas ocasiones, la armada bascongada celebró pactos con el Monarca inglés, tratando de potencia á potencia.

II

No suele ser empresa fácil la de fijar la desembocadura de los ríos en el mar; pero cuando se trata de un cauce como el del Adour, ofrece el problema dificultades extraordinarias. Esto consiste en que los 230 kilómetros de playa comprendida entre Bayona, Arcachón y la ría Gironde constituyen un inmenso arenal formado de movedizas dunas, que arrastradas por el viento han solidado cegar las bocas de los ríos, los puertos y los pueblos, convirtiendo las landas en un inmenso

desierto, y el litoral del golfo de Gascuña en la costa más desabrigada y desprovista de recursos de Europa. Los montículos de arena adquieren en la proximidad del mar alturas de 60 y 80 metros y cierran casi por completo el desagüe de los ríos y arroyos, lo cual explica la formación de la serie de lagos que se divisan á lo largo de la cadena de dunas. Afortunadamente, se venció el siglo pasado la dificultad de fijar el suelo de los arenales por medio de plantaciones de pino marítimo, lo cual ha permitido la transformación de aquella región, antes tan estéril, en extensos pinares, en los que se han instalado diversas explotaciones de materias resinosas, lográndose también crear en algunas zonas frondosos bosques de encinas.

Se ha discutido mucho acerca de la procedencia de las arenas acumuladas en tan inmenso territorio; y conviniendo con nuestro ilustre compañero D. Evaristo de Churruga en que la grava y gravilla de la barra de Bayona y de las playas de Biarritz, así como los cantes de Socoa, deben tener origen local en los desprendimientos de los escarpes de la costa comprendida entre la frontera española y la punta de San Martín, opinamos, que la masa enorme de arena fina acumulada en las llanuras de las landas y los montículos de las dunas, debe de proceder, en gran parte, de la denudación de la costa cantábrica española, cuyos detritus arrastrados por las corrientes litorales á favor de los temporales dominantes del N. O. se han ido depositando en el transcurso de los siglos en las orillas del golfo de Gascuña.

Nada de extraño es, dadas las condiciones del terreno en la región marítima del Adour, que variase caprichosamente la desembocadura del vagabundo río. En el cauce actual, y contiguo á los altos hornos está el «boucau» (que significa boca), y á muchas millas de distancia se halla, en la confrontación de Dax, el «Vieux-boucau», contando las crónicas que osciló el desagüe entre tan apartado lugar de la costa y la «Chambre d'Amour» de Biarritz, y puede calcularse la perturbación producida por estos cambios bruscos del lecho del río. Hubo una época en que estuvo la desembocadura en Cap-Breton, y á favor de su benéfica vecindad, se instalaron factorías comerciales, se desarrolló la construcción naval, convirtiéndose la insignificante aldea en un pueblo próspero. De sus surgideros partían los intrépidos marineros bascos que, como los guipuzcoanos y bizcainos, ahuyentaron del Golfo de Gascuña á las ballenas que frecuentaban el mar Cantábrico, aprendiendo en su persecución el camino de Spitzberg y de Groenlan-

dia, en cuyas atrevidas empresas conquistaron nuestros paisanos la reputación de muy hábiles, segun lo consigna César Cantú en su Historia Universal.

El último de los cataclismos de la boca del Adour ocurrió entre los años 1420 y 1430, (sin que pueda precisarse la fecha), á consecuencia de un furioso temporal que acumuló gran cantidad de aluviones en los bancos de la barra, cegando el desagüe del río. La perturbación producida por tan sensible accidente originó inundaciones acompañadas de no pocos estragos, hasta que el inmenso caudal de agua arrastrado por las crecidas del Adour, abrió nuevo cauce por el litoral, y rompiendo la formidable barrera de las dunas, buscó su salida al mar hacia el Norte. Bayona sufrió durante mucho tiempo las malas partidas que le hiciera un río tan veleidoso, quedando envuelta la plaza por una laguna, á la que solo podían subir las embarcaciones de escaso calado; los fondeaderos contiguos á la desembocadura le arrebataron el tráfico mercantil, y puede calcularse el pánico de los comerciantes bayoneses al verse privados, casi totalmente, de la hermosa vía marítima, que había sido el principal vehículo de su prosperidad, y al contemplar la despoblación de barrios enteros de la ciudad, y las ruinas consiguientes. Apelaron con tal motivo al Rey Enrique II, en súplica de un pronto remedio á tan deplorable estado de cosas, quien accedió á la justa petición formulada, encomendando al capitán Fayol las obras de desagüe por Cap-Breton, que originaron cuantiosos gastos; pero como no logró el resultado apetecido, se decidió abandonar los trabajos.

Cuando el Rey Carlos IX visitó la ciudad, celebró varias conferencias con los magistrados del Consejo municipal, los marinos é ingenieros, y encargó el proyecto de la nueva desembocadura al célebre Luis de Foix, á su regreso de España, en donde había trabajado como arquitecto en las obras del Escorial. Se excavó al efecto el canal en la dirección escogida, construyéndose un sólido dique para cerrar el paso de las aguas hacia el Norte, que el ímpetu de las corrientes se encargó de destruir por tres veces, originando terribles inundaciones. Por fortuna, cuando era mayor el desaliento, debido á tan repetidos fracasos, tuvo lugar el año 1578 otro cataclismo, que consistió, en una lluvia torrencial caída durante varios días consecutivos en la región de los Pirineos de la cuenca del Adour, diluvio que arrastró las masas de gravilla y arena hacia la margen derecha, cegando el cauce del